GERHARD FRIEDRICH MÜLLER¹ :

AUX SOURCES DE LA SCIENCE HISTORIQUE RUSSE²

ALEXANDRE KAMENSKI

Il n'y a pas, dans l'historiographie russe, de consensus sur la date d'apparition de la science historique en Russie. C'est vers le milieu du XIX^e siècle, lorsque les historiens russes ont tenté pour la première fois d'interpréter l'expérience accumulée, que s'est formée l'idée que la science historique est apparue au XVIII^e siècle, précisément au moment où les sciences en général commencent à se constituer. On prit comme point de départ l'activité de Vassili Tatichtchev (1686-1750), fondateur de la première synthèse sur l'histoire de la Russie ancienne et considéré comme le « père » de la science historique russe. Cette idée a perduré jusque sous le régime soviétique. Cependant, alors que ce dernier touchait à sa fin, on tenta de faire reculer l'apparition de la science historique en Russie en rattachant ses débuts aux noms d'André Lyzlov, Ignace Rimski-

1. La tradition phonétique et orthographique russe a consacré l'orthographe *Miller*. Nous conserverons néanmoins dans la traduction de cet article l'orthographe originale allemande (*NdI*).

2. Étude réalisée grâce au soutien financier du Fonds russe pour les sciences humaines.

Korsakov, et d'autres, qui vécurent dans la seconde moitié du XVII^e siècle³. De nos jours, de nombreux chercheurs partagent le point de vue selon lequel « l'émergence de l'histoire comme science à part entière » dans sa conception moderne, non seulement en Russie, mais dans tous les autres pays, ne se produit pas avant le milieu ou la fin du XIX^e siècle, « en même temps que la séparation des sciences sociales comme type de savoir indépendant, distinct des sciences de la nature⁴ ». Aujourd'hui, les chercheurs parlent prudemment du XVII^e siècle comme d'une période de transition « entre l'accumulation des connaissances historiques et une assimilation scientifique du matériau historique » qui se distingue « de l'assimilation précédente par une approche plus scientifique de l'histoire⁵. » Derrière ces débats se trouvent, bien sûr, des conceptions différentes de la nature même de la science et de sa spécificité par rapport aux autres formes de connaissances sur le passé. Il est de toute façon hors de doute que le XVIII^e siècle a joué dans le développement de la science historique russe un rôle particulier.

Jusqu'au XVIII^e siècle, « en l'absence de toute forme institutionnalisée de culture séculière dans la Rus' médiévale⁶ », la science comme domaine particulier de l'activité humaine, dotée de spécialistes, n'existait pas. Ce n'est que grâce aux réformes de Pierre le Grand, fondées sur les idées de la philosophie rationaliste, que la science comme connaissance du monde extérieur obtenue grâce à la raison, permettant de perfectionner la réalité sociale, commence à être perçue comme un besoin de l'État et de la société, comme un élément nécessaire d'adéquation à la « modernité ». Quant à la

3. Voir A. Ju. Čistjakova & A. P. Bogdanov ; « *Da budet potomkam javleno* » *Očerki o russkix istorikax vtoroj poloviny XVII veka i ix trudax* [« Que cela soit révélé à nos descendants » : essais sur les historiens russes de la seconde moitié du XVII^e siècle et sur leurs travaux], M., 1988 ; A. P. Bogdanov, *Letopisec i istorik konca XVII veka. Očerki istoričeskoj mysli « perexodnogo vremeni »* [Le chroniqueur et l'historien de la fin du XVII^e siècle. Essais sur la pensée historique de la « période de transition »], M., 1994.

4. I. M. Savel'eva & A. V. Poletaev, *Znanie o prošlom: teorija i istorija* [La connaissance du passé : théorie et histoire], t. 1. Konstruïrovanie prošlogo [La construction du passé], SPb., 2003, p. 292-295.

5. A. Ju. Dvorničenko, « O periodizacii i sodržanii kursa russkoj istoriografii » [Sur la périodisation et le contenu du cours d'historiographie russe], in *Vestnik SPbU* [Bulletin de l'université de SPb.], 2^{ème} série, fasc. 4, p. 32.

6. V. M. Živov, *Jazyk i kul'tura v Rossii XVIII veka* [La langue et la culture dans la Russie du XVIII^e siècle], M., 1996, p. 60.

connaissance du passé, son importance dans le résultat des réformes de Pierre revêt un double caractère. D'une part, l'idéologie des réformes de Pierre introduisait un nouveau point de départ, une chronologie nouvelle : l'Histoire authentique de la Russie commençait précisément à partir de Pierre I^{er}, et tout ce qui précédait était considéré comme une sorte de préhistoire. Le symbole original de cette nouvelle perception fut la réforme du calendrier à la fin de l'année 1700 : le 1^{er} janvier 1701 devait devenir non seulement le début du nouveau siècle, mais aussi celui d'une nouvelle ère, celle de l'invention de l'histoire par la Russie. D'autre part, l'empire né des réformes, avec son nouveau système politique, sa nouvelle place dans le monde, et son intelligence nouvelle des choses, avait besoin d'être légitimé, y compris par le biais de l'histoire. En outre, le processus de formation de l'identité nationale, reconstruit sur une base nouvelle, séculier, exigeait lui aussi d'être étayé par des connaissances historiques d'un caractère différent, nouveau et susceptible d'être soumis à vérification. À mesure que la conscience nationale se constituait avec le siècle, l'intérêt pour le passé allait en s'accroissant. La fierté qu'éprouvaient les compagnons d'armes de Pierre pour la « jeune Russie » fut remplacée par celle que nourrissait l'époque de Catherine la Grande pour l'histoire séculaire de la Russie. Ce n'était d'ailleurs pas simplement la redécouverte d'une l'histoire nationale perdue lors des transformations radicales. C'était un savoir fondamentalement nouveau, au centre duquel se trouvait non plus l'histoire des quelques lignées aristocratiques, nécessaire pour l'établissement des préséances [mestničestvo], ni même l'histoire de la dynastie régnante, mais bien l'histoire du pays, bien qu'elle fût encore orientée essentiellement vers celle du principe étatique russe. Enfin, à la différence de la tradition établie par les chroniques des siècles précédents, le point de départ pour la connaissance du passé était non pas la volonté de fixer les événements de la vie terrestre pour en rendre compte lors du Jugement dernier⁷, mais la combinaison d'une prise de conscience du rôle utilitaire – politique et éducatif – de l'histoire, et de la soif d'un savoir considéré en tant que tel, caractéristique des Lumières.

Dans les travaux récents, les processus d'interaction entre la Russie et les pays européens durant les réformes pétroviennes sont

7. Voir à ce propos V. M. Živov, *op. cit.*, p. 40-41. I. N. Danilevskij, *Povest' vremennyx let. Germenevičeskie osnovy izučénija letopisnyx tekstov*. [Chronique des temps passés. Les fondements herméneutiques de l'études des textes des chroniques], M., 2004.

parfois définis comme « transferts des savoirs⁸ ». Bien que cette métaphore soit excessivement simpliste et qu'elle ne prenne pas en compte toutes les particularités de ces processus⁹, elle décrit de manière assez précise l'émergence en Russie de la science comme institution après la création en 1725 de l'Académie des sciences avec des savants invités. Il est d'ailleurs significatif que le premier projet de statuts de l'Académie, élaboré par L. Blümentrost¹⁰, ait prévu sa division en trois « classes », la troisième devant regrouper les « humanités, l'histoire et le droit¹¹ ». En d'autres termes, l'histoire fut pensée dès le début comme l'une des orientations de l'activité académique et des recherches scientifiques. D'ailleurs, le projet de Blümentrost, bien qu'il fût effectif *de facto* jusqu'en 1747, ne fut pas établi formellement, et le profil scientifique des savants qui arrivaient en Russie ne correspondait pas obligatoirement à chacune des « classes » prévues dans ce projet. C'étaient d'ailleurs essentiellement des jeunes gens de vingt à trente ans dont la formation de savant n'était pas encore achevée.

La situation aussi bien matérielle que sociale des premiers membres de l'Académie des sciences était ambiguë. Avant tout, ils se retrouvaient dans un pays qui n'avait jamais eu ses propres traditions scientifiques, et où manquait tout attachement à une école et à une théorie scientifique. Ils étaient par conséquent assez indépendants et libres dans leurs choix scientifiques. Selon l'historienne russe des sciences N. I. Nevskaïa, ils trouvèrent en Russie « les conditions les plus favorables pour l'époque en Europe pour pratiquer les sciences. Avant tout, les savants n'y étaient pas entravés par le joug du cartésianisme, comme c'était le cas en

8. Voir par exemple D. Guzevič & I. Guzevič, *Velikoe posol'stvo* [La grande ambassade], SPb., 2003.

9. « Transplanté sur un sol étranger, note V. M. Živov, le contenu des formes extérieures est perdu, et, libérées de leur contenu habituel, les formes empruntées reçoivent une capacité créatrice qu'elles ignoraient jusque là : de formes d'expression, elles deviennent générateurs de contenu. » (V. M. Živov, *op. cit.*, p. 63)

10. Responsable de la bibliothèque du tsar et du musée de la Kunstkamera, Lavrentij Blümentrost (1692-1755) fut le premier président de l'Académie, jusqu'à sa disgrâce en 1733. (Ndt).

11. P. P. Pekarskij, *Istorija Imperatorskoj Akademii nauk v Peterburge* [Histoire de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg], SPb., 1870, t. I, p. XXX. Voir également : A. N. Šebunin, « Osnovanie Akademii nauk » [La fondation de l'Académie des sciences], in *Novoe literaturnoe obozrenie*, 54, 2002.

France, ils ne subissaient pas la pression de l'autorité de Wolff, comme en Allemagne, ou de Newton, comme en Angleterre¹² ». On comprend au demeurant que les arrivants ne fussent pas libres de l'influence de certaines conventions. Au contraire, diplômés des universités européennes, ils emportaient avec eux les traditions scientifiques de l'Europe occidentale, la connaissance des pratiques propres à cette science et leur attachement personnel à telle ou telle école scientifique. Au plan social, la situation des premiers académiciens était extrêmement floue. Les réformes de Pierre I^{er} avaient créé en Russie une structure sociale rigide avec des possibilités de mobilité sociale très réduites qui ne prévoyait pas l'existence de gens de « professions libres. » Aussi les académiciens entraient automatiquement dans la catégorie des serviteurs de l'État rémunérés et étaient pas la suite contraints de lutter pour s'élever dans une hiérarchie conjuguée à un certain niveau de bien-être matériel. Mais surtout, en Russie, les savants n'avaient pas aux yeux de la société le statut social élevé, par exemple, des professeurs d'université en Allemagne. La tâche de l'Académie des sciences et de ses premiers membres ne consistait pas simplement à réaliser des recherches scientifiques concrètes, mais à créer en Russie un milieu scientifique avec ses institutions et ses pratiques. Dans le domaine de la science historique, c'est à Gerhard Friedrich Müller que revint un rôle éminent dans ce processus.

Müller était arrivé en Russie en 1725 avec pour tout diplôme celui de bachelier de l'Université de Leipzig, ce qui autorise certains auteurs à le définir comme historien-autodidacte. Pourtant, il était impossible pour Müller de recevoir une formation historique spéciale : les premières chaires d'histoire indépendantes ne firent leur apparition dans les universités européennes qu'au début du XIX^e siècle. Il est de même évident qu'aussi bien ses études à l'université chez J. B. Mencke, qui travaillait à l'édition de documents historiques, que le milieu savant des pasteurs dont était issu l'historien l'avaient dans une certaine mesure préparé à sa future activité scientifique. Or l'histoire de la Russie à cette époque et sur le plan des problématiques, l'assimilation d'un matériau historique énorme, et surtout l'élaboration des méthodes et des savoir-faire nécessaires à son traitement, constituait pour tout chercheur une *terra incognita*. De plus, même si Müller avait effectivement eu à

12. N. I. Nevskaja, « Primečanija na Vedomosti » kak naučnyj žurnal » [Les « Remarques sur les Nouvelles » comme revue scientifique], in *Nauka i kul'tura Rossii XV/III v.* [La science et la culture dans la Russie du XVIII^e s.], L., 1984, p. 5.

l'époque, comme chercheur, l'expérience scientifique du travail sur les sources historiques, il est peu probable que cette expérience eût pu lui être utile, compte tenu du caractère spécifique des sources sur l'histoire du Moyen Âge russe. De plus, en tant que pionnier, il n'était pas prisonnier de stéréotypes déjà constitués.

La dimension de la personnalité de Müller et son rôle dans le développement de l'historiographie russe ne peuvent être appréciés sans prendre en compte l'état dans lequel se trouvaient les connaissances historiques au moment où l'historien commença sa carrière scientifique. Il n'existait pas alors d'exposé systématique sur l'histoire de la Russie. De plus, ni son objet, ni les problèmes fondamentaux, ni même la base des sources n'avaient été établis. Plus tard était apparue l'*Histoire russe* de Tatichtchev qui, en fondant son travail sur plusieurs copies de chroniques russes qu'il avait retravaillées de manière analytique, avait en quelque sorte mis un point final à la période de l'historiographie fondée sur les chroniques. Cependant, ce n'est que dans les années 1760 que l'*Histoire* de Tatichtchev, grâce aux efforts de Müller, devint plus ou moins accessible à un large cercle de lecteurs, alors qu'auparavant elle n'était connue que de quelques personnes ayant accès à la bibliothèque de l'Académie des sciences, où étaient conservés les manuscrits de Tatichtchev. Mais après Tatichtchev, si l'on voulait atteindre un nouveau degré dans la formalisation et l'interprétation du passé, il était nécessaire de définir un nouvel objet scientifique et d'établir la manière dont on allait travailler pour assimiler d'autres types de sources dont la recherche, l'étude, la publication et l'interprétation nécessitaient de nouvelles méthodes. Il était également nécessaire de définir un ensemble de questions à résoudre en priorité, faute de quoi tout travail de synthèse fût devenu une nouvelle compilation de faits déjà connus et une imitation de Tatichtchev. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les travaux de ce genre, qui n'apportaient pratiquement rien au développement de la pensée historique, furent nombreux, et, de ce point de vue, les reproches adressés à Müller de ne pas s'engager dans cette voie sont assez absurdes. En 1732, encore peu rompu à la recherche historique, Müller écrivait que « l'histoire de l'État russe et des pays lui appartenant présent[ait] tant de difficultés qu'il fa[illait] compter au moins vingt ans pour pouvoir rédiger une œuvre systématique sur ce sujet¹³ ». Un autre travail lui incombait, non moins pénible et

13. Cité par L. P. Belkovec, « Rossija », in *Rossija v nemeckoj žurnalistike XVIII v.: G. F. Miller i A. F. Bjušing* [La Russie dans la presse allemande du XVIII^e s. : G. F. Müller et A[nton] F[riedrich] Büsching], Tomsk, 1988, p. 65.

ingrat, ce qui ne signifie pas pour autant que Müller fût un simple « manœuvre », comme le qualifiait P. N. Milioukov.

Bien que durant les premières années de son séjour en Russie il ne connût pas le russe et qu'il n'eût pas encore choisi définitivement le domaine scientifique dans lequel il allait travailler, Müller, qui composait des tableaux généalogiques, recourait épisodiquement au matériau historique. C'est lors de son voyage en Sibérie (1733-1743) que Müller est véritablement devenu historien. V. G. Mirzoev considère que « le voyage en Sibérie n'est pas un pur hasard dans la biographie de Müller, mais représente dans son existence un tournant auquel il était préparé¹⁴ ». Selon A. Kh. Èlert, « les idées de Müller sur la science historique, tout comme ses méthodes d'investigation, ont été formulées principalement durant son voyage en Sibérie¹⁵ ». D'après S. V. Bakhrouchine, « en 1733, c'est encore un novice qui quitte Saint-Petersbourg, et commence tout juste à travailler sur les sources historiques. Dix ans après, Müller revient en spécialiste célèbre non seulement dans le domaine de l'histoire, mais aussi dans celui de la géographie et de l'ethnographie... Les dix années de l'expédition au Kamtchatka ont fait de Müller un savant d'envergure européenne¹⁶ ».

Que Müller ait eu les compétences nécessaires pour travailler sur la Sibérie, est corroboré par le fait que pratiquement dès son arrivée, il développa un programme d'étude large, mais suffisamment réfléchi, qui constituait un système complexe, comprenant des enquêtes, un travail sur les documents d'archives, ainsi que la collecte de données ethnographiques, archéologiques, géographiques et linguistiques. Notons qu'une telle « interdisciplinarité » est d'habitude interprétée à juste titre par les chercheurs comme la conséquence, d'une part, de la multiplicité des préoccupations scientifiques de Müller, et, d'autre part, du fait que ces domaines de savoirs n'étaient à l'époque pas encore constitués en disciplines autonomes. Plus tard, lorsque ces disciplines furent constituées, certains matériaux collectés par Müller durant ses expéditions restèrent délibérément ignorés des historiens précisément parce

14. V. G. Mirzoev, *Istoriografija Sibiri (XVIII vek)* [L'historiographie de la Sibérie (XVIII^e s.)], Kemerovo, 1963, p. 108.

15. A. X. Èlert, *Èkspedicionnyye materialy G. F. Millera kak istočnik po istorii Sibiri* [Les matériaux de l'expédition de G. F. Müller comme source pour l'histoire de la Sibérie], Novossibirsk, 1990, p. 8.

16. S. V. Baxrušin, « G. F. Miller kak istorik Sibiri » [G. F. Müller historien de la Sibérie], in G. F. Miller, *Istorija Sibiri* [Histoire de la Sibérie], M. – L., 1937, t. 1, p. 17.

qu'ils étaient qualifiés de « géographiques »¹⁷. Néanmoins, de nos jours, l'approche complexe, interdisciplinaire de Müller apparaît non seulement naturelle, mais aussi la seule possible.

Lors de la collecte des matériaux, un rôle particulier revient aux enquêtes spéciales, rédigées par le savant. Comme l'ont montré D. Rezoun et A. Èlert¹⁸, ces enquêtes avaient un caractère indépendant et n'avaient pas été rédigées, comme on l'a longtemps supposé, sous l'influence de Tatichtchev. À ce sujet, Èlert souligne que « Müller a perfectionné ses enquêtes durant toutes ses années de Sibérie, précisant et élargissant les anciennes questions et en introduisant de nouvelles. L'évolution des enquêtes de Müller est étroitement liée à son développement comme savant en général et comme historien en particulier¹⁹ ». Èlert cite pour preuve les paroles significatives du savant lui-même, qui écrivait à propos de ses premières enquêtes : « Mes questions n'étaient alors pas aussi générales que celles que je posais par la suite au sujet des autres villes. Dans ce cas, l'art est le meilleur des maîtres²⁰. » La méthode des enquêtes, largement utilisée par la suite durant tout le XVIII^e siècle et à l'Académie des sciences, et par les institutions officielles, qui a joué un grand rôle dans la formation du savoir scientifique, est née pour une grande part grâce à Müller.

Pourtant, l'activité de Müller durant son séjour en Sibérie ne se limita point à la collecte d'informations pour son travail futur. Parallèlement, le savant tint un journal, rédigea des notes de voyage et des descriptions historiques et géographiques des districts de Sibérie, et écrivit plusieurs articles. Outre le fait que ces matériaux conservent de nos jours une immense valeur documentaire sur les sources, ils jetèrent les bases d'un important courant scientifique lié à l'étude complexe de certaines régions et villes du pays et qui se développa par la suite dans les travaux de Müller lui-même. Du point de vue de l'expansion de la science historique en Russie, un rôle particulièrement important a été tenu par le travail de Müller sur les documents qui étaient conservés dans les archives des administrations locales des villes de Sibérie. Ce fut un tournant

17. Cf. A. X. Èlert, *op. cit.*, p. 6.

18. D. Ja. Rezoun, « O rabote G. F. Millera nad istočnikami po istorii gorodov Sibiri XVII v. » [Le travail de Müller sur les sources de l'histoire des villes de Sibérie au XVII^e s.], in *Drevnerusskaja rukopisnaja kniga i ee bytovanie v Sibiri* [Le livre manuscrit vieux-russe en Sibérie], Novosibirsk, 1982 ; A. X. Èlert, *op. cit.*, p. 16-19.

19. A. X. Èlert, *op. cit.*, p. 19.

20. A. X. Èlert, *op. cit.*, p. 21.

décisif dans une science qui venait de naître. Tout d'abord, les premiers documents d'archives étaient utilisés dans un but scientifique, mais aussi, et pour la première fois également, on utilisait comme source non plus les chroniques et les « chronographes », mais des documents administratifs. Cela ne signifiait pas simplement un élargissement des bases de données documentaires. Ce n'est en fait qu'à partir de ce moment que se pose à chaque historien de la Russie la question de la nécessité de mobiliser l'ensemble des sources conservées, de leur analyse critique et de la confrontation des données qu'elles contiennent. Il convient de noter que lorsque Müller entreprit ce travail, il n'avait non seulement aucune expérience personnelle, mais il n'existait en général aucune expérience sur laquelle il eût pu s'appuyer. Il fut le premier historien à considérer les archives russes comme source historique, et il lui était indispensable d'élaborer une méthodologie destinée à leur exploitation, d'apprendre à les copier, de s'interroger pour la première fois sur leurs particularités. De plus, comme l'on sait, les documents administratifs des XVI^e-XVII^e siècles, auxquels l'historien se trouvait confronté, étaient radicalement différents de la documentation du XVIII^e siècle, dont Müller pouvait avoir une certaine idée. Notons également que pour commencer, il lui fallut apprendre le russe, qui plus est en autodidacte, sans manuels et sans maîtres. Ajoutons qu'il dut également apprendre seul à maîtriser les particularités paléographiques de la cursive russe des siècles précédents. Enfin, la collection rassemblée par Müller a permis à l'Histoire de conserver des sources inestimables concernant non seulement l'histoire de la Sibérie, mais aussi celle de la Russie dans son ensemble. « Que serait-il advenu de l'époque des faux Dimitri et du gouvernement désordonné des boyards durant l'interrègne, s'exclamait P. M. Stroev au début du XIX^e siècle, si Müller, à lui seul, ne les avait pas restitués grâce aux actes qu'il avait exhumés de la poussière des archives sibériennes²¹ ? »

Durant les premières années qui suivent son retour de Sibérie, Müller travaille à traiter les matériaux qu'il a rapportés de ses voyages et rédige l'*Histoire de la Sibérie*, son œuvre principale. Une évaluation exhaustive de cette étude fondamentale, qui n'a été publiée que récemment²², a été donnée par V. N. Tatichtchev, qui fut l'un de ses premiers lecteurs :

21. A. L. Barsukov, *Žizn' i trudy P. M. Stroeva* [La vie et les travaux de P. M. Stroev], SPb., 1878, p. 69.

22. G. F. Müller [Müller], *Istorija Sibiri* [Histoire de la Sibérie], t. 1-3, M., 1999-2005.

C'est avec un grand plaisir que j'ai lu le début de l'histoire de Sibérie que vous m'avez envoyée et que je vous retourne avec gratitude. Cela représente le début de nos histoires partielles et l'on ne peut que le louer et vous en être reconnaissant. Quel labeur, et quelle intelligence chez l'auteur, et surtout quel exemple pour ceux qui, à l'avenir, désireront écrire sur d'autres régions, ce qui augmentera la gloire, l'honneur et l'utilité de la Russie²³.

Dans les années 1750 et au début des années 1760, Müller écrivit plusieurs dizaines d'articles qui fondent plusieurs courants de l'historiographie russe. Citons, parmi tous ces articles, l'« Essai d'histoire moderne de la Russie », première étude sur les événements du temps des Troubles, conçue comme la suite de l'*Histoire russe* de Tatichtchev ; « Bref mémoire sur le début de Novgorod », qui constitue l'un des premiers travaux sur l'histoire d'une ville russe (le premier travail de ce type, sur l'histoire de Nertchinsk, avait été rédigé par Müller alors qu'il était encore en Sibérie) ; la première étude sur l'un des problèmes fondamentaux de l'histoire russe, « Mémoire sur l'ancienne ville de Nienshanz », conçue par son auteur comme une partie de l'histoire de Saint-Petersbourg ; « Du premier chroniqueur russe, le bienheureux Nestor », le premier travail spécialisé consacré aux chroniques russes ; « Explication de certaines antiquités trouvées dans les sépultures », première étude d'archéologie russe. On pourrait mentionner encore bien des travaux d'histoire, de géographie et d'ethnographie. Tous ces travaux se caractérisent par l'ampleur et la diversité de leurs sources. Ainsi, l'*Essai d'histoire moderne de la Russie* est fondé sur la « chronique de nombreuses révoltes », le *Livre des degrés*, sur les chronographes, sur les nobiliaires et les généalogies, sur les travaux de Tatichtchev et de A. I. Mankiev, ainsi que sur les « lettres d'archives », c'est-à-dire sur les documents administratifs rapportés de Sibérie par l'auteur lui-même. À cette époque, Müller s'attache à corriger différentes inexactitudes dans les ouvrages d'auteurs étrangers consacrés à la Russie. Parallèlement, il engageait ses lecteurs à s'adonner à l'histoire russe, insistant plus d'une fois sur la nécessité d'éditer les travaux existants, notamment l'*Histoire* de Tatichtchev.

En 1747, pour rester en Russie, Müller fut contraint de devenir sujet russe et de signer un nouveau contrat avec l'Académie des sciences. Il obtint alors le titre d'historiographe de la Russie et la

23. V. N. Tatiščev, *Zapiski. Pis'ma. 1717-1750* [Mémoires. Lettres. 1717-1750], M., 1990, p. 343.

fonction de recteur de l'université près l'Académie. Mais il devenait en même temps encore plus dépendant de la direction de l'Académie qu'il ne l'était auparavant. Il faut croire qu'en signant son contrat, l'historien fut en proie au doute : d'un côté, il y avait le travail à l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg, avec la nécessité de lutter sans cesse pour toucher un salaire décent, tout en étant en butte aux chicanes vétilleuses de ses supérieurs, et de l'autre, une perspective de carrière assez claire dans sa patrie, où les connaissances et l'expérience acquises en Russie eussent largement suffi à lui assurer de nombreuses années d'un travail scientifique fécond. D'évidence, l'attrait pour l'histoire russe, qu'il ne pouvait étudier sérieusement qu'en Russie, fut le plus fort. Le choix que fit Müller lia définitivement son destin à ce pays. En qualité d'historiographe, le savant propose pour la première fois à l'Académie des sciences un plan pour la création d'un département d'histoire assorti d'un programme de travail²⁴. Ayant remarqué que « chaque homme éprouve un besoin incontournable d'histoire, laquelle est habituellement appelée le miroir des actions humaines grâce auquel, en contemplant les actions passées, on peut juger des événements présents et de ceux des temps futurs », l'historien énumère de manière exhaustive les grands types de sources de l'histoire russe : les chroniques, les chronographes, le *Livre des degrés*, les recueils de généalogies, les hagiographies, les documents d'archives de Moscou, de Saint-Petersbourg et d'autres villes, les archives des églises et des monastères, les sources épigraphiques (inscriptions funéraires), les « Antiquités russes », c'est-à-dire les sources matérielles, en particulier archéologiques. Il accorde un statut particulier aux sources écrites sur l'histoire des peuples de la Russie rédigées « dans les langues tatare, turque et persane. » Enfin, en avance sur son temps, Müller souligne la nécessité de collecter les témoignages oraux « présents dans la mémoire des petites gens », en précisant toutefois que « comme il y a chez eux beaucoup de fables, il convient de recevoir [ces témoignages] avec prudence. » Dans une note isolée, l'historien énumère les problèmes essentiels de l'histoire médiévale russe, dont la plupart restent d'actualité de nos jours.

1765 marque dans la vie de Müller une nouvelle étape tout aussi féconde, liée à son départ pour Moscou et à son travail aux archives moscovites du Collège [Ministère] des affaires étrangères.

24. Cf. G. F. Miller [Müller], *Sočinenija po istorii Rossii : Izbrannoe* [Œuvres sur l'histoire de la Russie : textes choisis], M., 1996, p. 355-365.

Müller fut le premier historien à franchir le seuil de ce conservatoire unique. Il devait jouer un rôle éminent dans l'évolution du travail d'archive en Russie. Müller fut en effet le premier à émettre l'idée qu'il était nécessaire de centraliser les archives, à avancer le projet d'une systématisation des documents d'archives. Le premier, il commença leur description et proposa un plan d'édition. Sous sa direction naquit la première génération d'archivistes russes professionnels, et les archives devinrent un authentique centre scientifique. L'historien ne cessa pas pour autant son activité de recherche. Il rédige alors, entre autres, son « Mémoire sur la noblesse russe », qui fonde l'étude de l'histoire de cette catégorie sociale, une série d'essais sur l'histoire des villes du gouvernement de Moscou, un article sur l'histoire de la révolte de Pougatchev. Ayant obtenu la possibilité d'accéder à d'autres archives importantes de Moscou, celles du Sénat, Müller travailla à recopier les différents nobiliaires ainsi que d'autres sources de généalogie russe. Ce travail aboutit à la création des « cahiers généalogiques » de Müller, où se trouvent consignés des renseignements sur plus de deux cents noms et qui contiennent les copies de nombreux documents dont les originaux ont été détruits en 1812. L'objectif était la rédaction d'un nouveau livre de généalogie. La réalisation de ce projet qui n'a malheureusement pas été menée à bien aurait permis de restaurer l'histoire de toute une classe sociale.

À Moscou, Müller réalise un autre de ses anciens projets : il développe une importante activité éditoriale. Il réussit enfin à publier l'*Histoire russe* de Tatichtchev, le *Justicier* [Code des lois] de 1550, le recueil des sermons de Gavriil [Gabriel] Boujinski, les registres nobiliaires du XVII^e siècle, *Le noyau de l'histoire russe*, de A. I. Mankiev, le *Livre des degrés*, la correspondance de B. P. Cheremetiev et de Pierre I^{er}. Toutes ces éditions étaient assorties de notes et d'introductions rédigées par Müller. L'édition du *Lexicon géographique de l'État russe*, de F. A. Polounine, avait exigé un travail particulier. L'historien était non seulement l'éditeur, mais également le coauteur du dictionnaire. Il avait dû remanier plusieurs articles et en récrire certains, particulièrement importants, comme ceux consacrés à la Russie, à Moscou, et à Saint-Pétersbourg. Müller apporta également une aide précieuse à N. I. Novikov dans le traitement des documents historiques pour la préparation et la publication de la première édition de la *Bibliothèque russe ancienne*.

Müller s'était lancé dans ce travail d'édition dès les premières années de son séjour en Russie. Dès 1728, il avait fondé les

« Remarques historiques, généalogiques et géographiques mensuelles des *Vedomosti* », qui constituaient « la première revue russe en général, la première revue russe de l'Académie des sciences, et enfin, la première revue russe littéraire et de vulgarisation scientifique²⁵ ». En 1730, Müller fonde la première revue historique russe, la *Collection d'histoire russe* [Sammlung Russischer Geschichte], où est publié pour la première fois un extrait de la première chronique russe et qui devient pour les savants occidentaux la source documentaire la plus importante sur la Russie. À partir de 1755 et durant dix années, Müller est le rédacteur de l'une des plus célèbres revues russes du XVIII^e siècle, les *Œuvres mensuelles utiles et agréables* [Ežemesjačnye sočinienija, k pol'ze i uveseleniju služuščie]. C'est précisément par l'intermédiaire de ces revues, qui ont joué un rôle déterminant dans le développement des périodiques russes, que fut créé l'espace où les connaissances sur l'histoire russe sont devenues accessibles à un large public. L'historien publia dans ces revues non seulement de nombreux travaux personnels, mais aussi les essais historiques de plusieurs auteurs russes.

Dans son activité de chercheur, Müller fut un savant extrêmement consciencieux et scrupuleux. Il alliait un sentiment aigu de la valeur de tout témoignage historique à la nécessité de le soumettre à une analyse critique. Partageant le point de vue, répandu à l'époque, de la vertu pédagogique de l'histoire, il veillait néanmoins à ce qu'elle fût la plus objective possible. « L'historien, écrivait-il, doit donner l'impression de n'avoir ni patrie, ni foi, ni souverain. Tout ce qu'il dit doit être rigoureusement vrai, et il ne doit pas donner prétexte à être soupçonné de flatterie²⁶ ». En défendant le droit de l'historien à la plénitude du tableau du passé qu'il reconstruit, Müller considérait que le devoir de l'historien consiste à ne pas se limiter à la description des seules pages « héroïques » de l'histoire. Ainsi, évoquant le Temps des troubles au début du XVIII^e siècle, il note que ce n'est pas une époque « qui se présente avec grandeur à notre esprit, ou dont il serait digne de louer la mémoire auprès des descendants ». Mais l'histoire est semblable à un tableau où les événements sombres obscurcissent les événements lumineux. Müller considérait que l'on aurait eu du mal à apprécier à leur juste valeur les mérites des grands-ducs de Moscovie qui avaient fait de la Rus' un état unifié, s'il n'y avait pas eu auparavant les temps obscurs de la dispersion et du joug mongol. De plus, si

25. P. N. Berkov, *Istorii russkoj žurnalistiki XVIII v.* [Histoire de la presse russe au XVIII^e s.], M.–L., 1952, p. 64.

26. P. P. Pekarskij, *op. cit.*, p. 381.

l'histoire a pour vocation de jouer un rôle moral, la description des vices humains peut être aussi utile que celle des vertus. « Il est inné à l'homme, écrit Müller, de considérer le bien comme quelque chose d'ordinaire, sans grand enthousiasme. Mais le mal suscite l'effroi, lorsqu'il est dépeint de manière vivante. Le vice peut bien prendre l'apparence de la vertu aussi longtemps qu'il le peut, le temps le rend visible et vil²⁷ ».

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, les intérêts scientifiques de Müller ne se limitaient pas à l'histoire proprement dite au sens moderne du terme. Ils comprenaient également la géographie, l'ethnographie, la cartographie, la linguistique. Durant plusieurs années il exerça la fonction de secrétaire de conférences à l'Académie des sciences, de recteur de l'Université académique. Il fut inspecteur des Enfants trouvés de Moscou, puis dirigea les travaux des Archives du Collège [ministère] des affaires étrangères. L'héritage du savant comprend également une série de projets liés au développement de l'enseignement secondaire et supérieur. Néanmoins, Müller fut avant tout un historien, le premier historien russe professionnel à une époque où, pour beaucoup de ses contemporains l'étude du passé était au mieux une distraction.

Le destin a voulu que durant presque tout le XIX^e et le XX^e siècle, le nom de Müller fût opposé à celui de Mikhaïl Lomonosov, devenu (surtout dans la seconde moitié du XX^e siècle) l'un des principaux symboles du discours patriotique russe. La récupération politique et idéologique de l'opposition Müller/Lomonosov à propos de ce que l'on appelle la « question normande » a très longtemps interdit que l'on apprécie correctement l'activité du premier, et a permis de faire de la biographie du second une sorte d'hagiographie²⁸. L'ensemble des jugements portés sur Müller est varié et antinomique. Si V. G. Mirzoev, dans son livre des années 1970 sur l'historiographie de la Sibérie, affirme que « G. F. Müller a laissé à la science un héritage comme aucun savant n'en a laissé²⁹ », S. L. Pechtitch, auteur, à la même époque, d'une importante étude sur l'historiographie russe du XVIII^e siècle n'a pas réussi, bien qu'il cite des dizaines de fois le nom de Müller dans les trois volumes de son ouvrage, à porter une appréciation générale sur l'apport du

27. *Ežemesjačnye sočinenija* [Œuvres mensuelles], 1761, t. 1.

28. Voir V. M. Živov, *Razyskanija v oblasti istorii i predistorii russkoj kul'tury* [Recherches dans le domaine de l'histoire et de la préhistoire de la culture russe], M., 2002, p. 586-587.

29. G. F. Mirzoev, *Istoriografija Rossii (domarksistskij period)* [L'historiographie de la Sibérie avant la Révolution], M., 1996.

savant dans le domaine de l'histoire. Dans la seconde moitié des années 1980, la situation évolue et il devient possible de rééditer plusieurs de ses œuvres³⁰. En 2005, à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Müller, une série d'importants colloques lui ont été consacrés, ce qui était inconcevable il y a encore vingt ans. Rappelons que le traitement scientifique du texte intégral de l'*Histoire de la Sibérie* est désormais achevé, que, pour la première fois, ont été publiés de nombreux matériaux des expéditions de Müller³¹, et qu'un nouveau volume d'œuvres choisies a vu le jour³². L'équilibre semble rétabli, tout comme il semble que la justice historique ait triomphé. Cependant, le réveil, ces dernières années, d'une résistance idéologique dans le domaine de l'histoire tend à réduire l'importance de Müller dans l'évolution de la science historique russe. On peut toutefois espérer que les efforts de ces dernières années entrepris par de nombreux chercheurs russes ne seront pas vains et qu'il ne faudra pas une seconde fois rayer le nom de Müller de l'histoire de l'historiographie russe.

Institut pédagogique d'État, Moscou

30. G. F. Müller [Müller], *Sočinenija po istorii Rossii. Izbrannoe* [Œuvres choisies sur l'histoire de la Russie.], éditées par A. B. Kamenskij ; M., 1996.

31. *Èkspedicionnyje materialy G. F. Millera kak istočnik po istorii Sibiri*, Novossibirsk [Les matériaux des expéditions de G. F. Müller comme source pour l'histoire de la Sibérie], « Nauka », 1990 ; *Aktovye istočniki po istorii Rossii i Sibiri XVI-XVIII vekov v fondax G. F. Millera. Opis' kopijnyx knig* [Sources actées de l'histoire de la Russie et de la Sibérie du XVI^e au XVIII^e s. dans les fonds de G. F. Müller. Inventaire des livres de copie], t. 1, Novossibirsk, « Sibirskij xronograf », 1993. Série *Istorija Sibiri. Pervoistočniki*, fasc. I, éd. préparée par A. X. Èlert, N. S. Gur'janova & D. Ja. Rezun. *Aktovye istočniki po istorii Rossii i Sibiri XVI-XVIII vekov v fondax G. F. Millera. Opis' kopijnyx knig*, t. 2, Novossibirsk, « Sibirskij xronograf », 1995. Série *Istorija Sibiri. Pervoistočniki*, fasc. V, éd. préparée par A. X. Èlert, N. S. Gur'janova & D. Ja. Rezun ; *Sibir' XVIII veka v putevyx opisanijax G. F. Millera*, Novossibirsk, « Sibirskij xronograf », 1996. Série *Istorija Sibiri. Pervoistočniki*, fasc. VI, éd. préparée par A. X. Èlert, N. S. Gur'janova & D. Ja. Rezun ; *Narody Sibiri v trudax G. F. Millera* [Les peuples de Sibérie dans les travaux de G. F. Müller], Novossibirsk, 1999.

32. Tout à fait caractéristique de ce point de vue est le livre récent de V. V. Fomin intitulé *Lomonosov : genij russkoj istorii* [Lomonosov, génie de l'histoire russe], M., 2006. L'auteur, qui prétend à l'objectivité scientifique, ne remarque pas qu'en se fondant sur des arguments assez douteux et en insistant sur le « génie » de Lomonosov historien, il rabaisse l'importance de l'activité scientifique de ses adversaires et de Müller en premier lieu.

Traduit du russe par Stéphane Viellard